



VENTE :
34, Rue Tupia
LYON

L'Avant-Garde

Gérant : SALIÈRES.

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

BOITE :
40, Place de la Charité
LYON

Impr. V^o CHANOINE.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. DENIS BRACK, rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, LYON.

LA FRANC-MAÇONNERIE VOLÉE ou LA CONFÉRENCE POPULAIRE

T. C. F.,

Je viens épancher dans ton âme maçonnique les sentiments ondoyants et divers qui agitent la mienne.

Tu n'ignores sans doute pas qu'un M. Raynaud, ancien notaire, membre de je ne sais quelle Société alimentaire, un vorace assurément, vient de dérober à notre Mère commune, la Franc-Maçonnerie, la plus belle de ses filles : LA CONFÉRENCE POPULAIRE.

Demain dimanche, 10 janvier, vers midi, tu pourras voir une grande foule, hommes jeunes et vieux, femmes, enfants peut-être, gravir les pittoresques pentes de St-Just... — Où donc s'en va cette multitude?... — Regarde... elle pénètre sans payer, fait inouï ! dans une immense salle... (1)

Or, cette salle n'est qu'une tente provisoire, dressée par son audacieux ravisseur à notre sœur LA CONFÉRENCE POPULAIRE.

Là, durant une heure, devant cette multitude de tout âge, de tout sexe, de toute classe, elle va lutter contre des préjugés séculaires ou évoquer des faits et des personnages historiques ; durant une heure, à sa voix, défilent nos droits et nos devoirs, ou descendront des vérités éblouissantes... et tout cela le plus familièrement du monde...

Et la multitude applaudira, émerveillée de ce grand spectacle gratuit.

Puis, se faisant nomade, sous la conduite de son amant devenu son corne, chaque dimanche la Conférence changera de demeure... elle vagabondera du Gourguillon à la Croix-Rousse, de Vaise à Perrache ; on la verra tantôt à la Guillotière, tantôt aux Brotteaux, partout échauffant les cœurs, éclairant les esprits, fortifiant les volontés, partout gratuite et familière, toujours populaire et acclamée !...

Je m'imagine contempler ces anciennes assemblées olympiques, réunies pour écouter de puissants orateurs et poètes, favoris de Jupiter... Je m'imagine entendre ces formidables applaudissements qui s'en allaient, au

(1) Grande salle du restaurant Mille, chemin de la Demi-Lune, 25, à St-Just.

haut des airs, étourdir les légions de grues traversant le ciel attique et les faire pleuvoir sur les têtes des spectateurs !...

Sinistre présage pour les corbeaux qui, en ce temps d'hiver, sillonnent en tous sens l'atmosphère lyonnaise !...

Assurément, T. C. F., j'irai, perdu dans la foule, applaudir au triomphe de notre sœur, mais le cœur rongé par un énorme regret...

Non ; ce n'est pas sous une tente, dressée à la hâte au milieu de nos places et de nos carrefours, que devait se produire la CONFÉRENCE POPULAIRE, mais sous les auspices de sa mère, dans la demeure de sa mère, sous les voûtes enfin du splendide temple de la rue Ste-Elisabeth.

En tous les âges, sous tous les climats, la Franc-Maçonnerie a été le sanctuaire des vérités immuables, des principes civilisateurs, des doctrines progressives ; la Franc-Maçonnerie ne peut vivre, n'est heureuse qu'en donnant la force à la faiblesse, le savoir à l'ignorance, le pain à l'affamé, qu'en travaillant sans relâche au règne universel de la justice, de la paix, de la fraternité...

Or, pour atteindre ce but, elle possède des ressources incalculables, de lumineux symboles, des légendes à faire merveille !...

Comment se fait-il donc que sa fille légitime, la CONFÉRENCE POPULAIRE, s'en aille par Lyon au bras d'un Profane ?...

Hélas ! T. C. F., depuis quelque temps déjà je prévoyais cette catastrophe, ce scandale...

Ecoute... un des premiers soirs de décembre j'avais appris qu'une grande réunion avait lieu dans les salons de la rue Ste-Elisabeth ; demoiselle Conférence devait en faire les honneurs ; j'y volai comme un amoureux...

Les avenues m'apparaissaient illuminées, les portes ouvertes à deux battants... le peuple inondait les portiques...

Mais, quelle fut ma déception en n'apercevant que quelques individus se glissant le long des murs sombres !

Bref, je crus entrer chez un de ces petits bourgeois de Cercles qui semblent vouloir se multiplier dans notre ville...

Tu sais que là, de fois à autres, se produit une maigre Conférence, fille du logis, toute fière d'étaler ses petits talents de société devant un tas de

gens qui la plupart du temps ni ne la regardent ni ne l'écoutent, mais se contentent de dodoliner de la tête, en baillant et se disant avec une béate satisfaction : « Eh ! eh !... C'est pour nous que cette particulière joue, se démène et péroré, pour nous seuls et non pour d'autres... Eh ! eh ! eh !... »

Chacun chez soi, chacun pour soi ! Telle est la devise de ces petits bourgeois de Cercles, vrais petits royaumes tartares-mantchoux dont la muraille ne peut être franchie que par ceux qui peuvent montrer, selon l'occurrence, patte blanche, rouge ou noire !...

Croirais-tu, T. C. F., qu'à la porte de la rue Ste-Elisabeth il a fallu aussi montrer sa patte ?... mais j'y songe, nous nous y sommes rencontrés ! Alors, tu te souviens de la mine piteuse de notre pauvre Conférence ?...

Comme on sentait que l'air manquait à ses vastes poumons, l'espace à sa riche nature ! on eût dit un gigantesque oiseau emprisonné dans une cage étroite !... Et pourtant il chantait de toute sa voix en agitant ses grandes ailes !...

Mais on souffrait ; mais vous montait à la gorge le besoin de crier :

« Ne voyez-vous donc pas qu'il étouffe, qu'il ne peut déployer ses ailes et va se les briser !... d'ailleurs, n'est-ce pas un crime qu'une telle envergure soit garrottée, que de tels accents expirent dans la solitude et le vide !... Brisez ces barreaux, ouvrez ces portes... qu'un air vivifiant sature cette enceinte ; que la foule entre à flots pressés, voix, écoute, admire !... »

Je m'enfuis désolé, en apprenant que la Maçonnerie Lyonnaise avait irrévocablement décidé de claquemurer à perpétuité sa CONFÉRENCE !...

De nos propres oreilles, ami, ne l'avons-nous pas entendue signifier cet arrêt :

« Ma fille, tu ne franchiras pas ces portes, et, ici, tu t'occuperas uniquement à déchiffrer nos hiéroglyphes, à chanter nos ancêtres, Boudha, Zoroastre, Moïse, Orphée, Osiris, et les autres, à célébrer les mystères d'Elora, de Samothrace, d'Eleusis, d'Isis, d'Hiram, etc., à décrire les magnificences du temple de Salomon, à... »

Est-il donc étonnant, T. C. F., que la CONFÉRENCE MAÇONNIQUE, la seule vraiment digne du titre de populaire se soit enfuie de la demeure maternelle pour se réfugier dans les bras du premier passant venu ?...

Je ne crains pas de le déclarer, la Franc-Maçonnerie Lyonnaise a commis une grave faute en se laissant ravir la CONFÉRENCE POPULAIRE : cette faute, elle peut, elle doit la réparer ; mais, qu'elle se hâte !... sinon, elle est menacée de décroître rapidement en force, en influence, en prestige... Et cette décadence aura été méritée.

Et déjà, malgré des heures brillantes dignes de ses plus vigoureux jours, nos ennemis se plaisent à répéter que la Franc-Maçonnerie Lyonnaise se fait vieille, que son sang est affaibli, qu'elle tombe en des assoupissements de plus en plus fréquents, longs et lourds ; ils prédisent que son nouveau temple ne tardera pas à devenir son tombeau... « Qu'est-ce déjà, ajoutent-ils, sinon un musée de vieilleries bizarres et de risibles momies ? »

Qu'en penses-tu, mon frère ?
J. T. S. p. l. n. q. u. s. c.

Denis BRACK.

TROISIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

Connaissez-vous le *Monteur de la Gendarmerie* ? Non. Eh bien je vous en félicite, car vous avez sur moi un bien grand avantage : ce journal a pour rédacteur en chef M. Latruffe qui est ou qui a été officier ou sous-officier de gendarmerie. On y écrit joliment le français allez, là dedans c'est à désespérer de ne pas être espagnol. Ecoutez cette phrase :

« Seulement, nous avons sous les yeux les « élucubrations injurieuses d'un libelle inséré « dans les feuilles pamphlétaires d'un journal « de province et de Paris, réceptacle fangeux « d'une faction qui n'a même pas pour elle les « excuses de la faim. »

Ouf ! Ma parole, si j'écrivais un français aussi... gendarme, j'irais immédiatement garder les chercheurs de truffes sous le joli ciel du Périgord !

A Paris, le mois de janvier est à coup sûr le plus triste de l'année. On a tellement dépensé d'esprit et d'argent dans les deux ou trois premiers jours, que pendant tout le reste du mois les cerveaux et les porte-monnaie sont vides.

Dans je ne sais plus quel drame, un acteur disait : Qu'est-ce que la vie sans l'argent et la femme ! J'ai toujours trouvé que cette phrase était un ridicule pléonasme, l'acteur pouvait se contenter de dire : Qu'est-ce que la vie sans l'argent ? Car avec l'argent on trouve toujours une femme et même beaucoup de femmes, ce qui vaut mieux.

Mais dites-moi, qu'est-ce que la vie sans l'esprit et sans l'argent ? Un de mes amis a su conserver les deux, voici comme : Pour ne pas dépenser son esprit, en compliments, il est resté chez lui, quant à son argent c'est autre chose.

La première binette qu'il vit apparaître chez

lui le premier janvier, fut celle du porteur d'eau. Il lui donna deux sous et la binette s'en alla satisfaite, il y a des binettes qui ne sont pas difficiles. Le portier vint quelques instants après : Monsieur je vous la souhaite... Ou connaît la formule. — Ah ! vous voilà, dit mon ami, eh bien courez chez le porteur d'eau, je lui ai donné deux sous, vous partagerez !

Avec cette phrase là, mon ami donna des étrennes à tous ceux qui vinrent et il en vint beaucoup. Vous me croirez si vous voulez, ils coururent tous chez le porteur d'eau !

— Garçon, un vermouth gommé ? Vous me donneriez beaucoup de vermouth et beaucoup de gomme, je vous dirai pourquoi.

— Voici, j'espère que monsieur est bien servi, mais il m'a promis de me dire pourquoi.

— Eh ! bien, garçon, c'est parce que j'aime beaucoup la gomme et aussi beaucoup le vermouth.

Calino avait déjà bu la moitié d'un litre de cognac resté en permanence dans sa chambre. Un jour il s'aperçut que le litre est rempli. Il appelle Calina, sa femme.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Mon cherami, puisque tu prends toujours ton cognac coupé d'eau, j'ai pensé qu'il valait mieux mettre l'eau tout de suite.

— Imbécile ! — Puis Calina réfléchit, prend le litre en vide la moitié : de cette façon ajoutée, c'est comme s'il n'y avait pas eu d'eau !

Cela m'a fait rêver aux finances... Mais pas de politique, s'il vous plaît.

Ce qui suit est un peu marcéageux, aussi je conseille à ceux et celles qui ont l'épiderme sensible et l'esprit sentimental de sauter cet alinéa.

— Victor entre chez moi, sa figure est bouleversée, il a des larmes dans la voix : Mon pauvre ami, mon mariage est rompu ! — Rompu, diable, diable, mais il était déjà très-avancé, et pourquoi cette rupture.

— Voici. Le premier de l'an, je passai la soirée chez mon futur beau-père. On dina de bonne heure et copieusement. Après le repas on fit un peu de musique, puis on fit cercle au milieu de la chambre et l'on causa. Nous étions une douzaine environ et la conversation tomba sur Sainte-Beuve. Tu sais quel est mon estime pour le talent et le caractère de Sainte-Beuve, aussi je saisis l'occasion pour dire tout ce que je pensais sur lui. Je causais avec une certaine animation et l'on m'écoutait silencieusement.

Tout à coup il se produisit un petit bruit timide, mystérieux, flûté, sournois et en même temps railleur, agressif... Je m'arrêtai court, ce fut mon tort.

Toutes les physionomies s'éclairèrent d'un sourire, on chuchota, puis une seconde après ces mêmes physionomies brillèrent d'une sérénité calme qui voulait dire : ce n'est pas moi !

Je voulais reprendre la conversation, mais on ne m'écoutait plus, tous les yeux étaient portés sur moi et dans tous je lisais cette accusation terrible : C'est lui !

Devant toi je n'ai aucune raison de mentir, eh bien ! je te donne ma parole que ce n'était pas moi.

La conversation languit pendant quelques

Feuilleton de L'AVANT-GARDE.

SOUVENIR DE VOYAGE

Une chemise rouge.

I

Le train venait de s'arrêter à la station de Monte-Lupo. Une *Chemise rouge* de Garibaldi, s'arrachant des bras d'une charmante fille qui le couvrait de larmes et de baisers, s'élança dans mon compartiment et vint tomber plutôt que s'asseoir à mon côté.

Le train s'ébranla, il fit un bond à la portière : — *Addio, Assunta ! Addio !* disait-il, en envoyant des baisers à la pauvre petite qui se tordait les mains. Nous sortimes de la gare ; il vint se rasseoir en soupirant.

Cette scène d'adieux, si commune en ce moment en Italie—on était en juin 1866—m'avait remué. Je regardai mon compagnon de route ; c'était un beau garçon de vingt à vingt-deux ans, grand et bien découpé, au teint mat, aux cheveux noirs. Il leva la tête, nous nous regardâmes ébahis.

Par un de ces hasards moins rares qu'on ne le pense, je retrouvais là, je ne dirai pas un ami, mais un aimable compagnon. A l'étranger, pour moi du moins, un homme est toujours assez aimable lorsqu'il parle le français et qu'il connaît Paris. Or, mon garibaldien savait Paris sur le bout de son doigt et parlait le français comme un Tourangean.

C'était un jeune Vénitien répondant au nom d'Antonio Berti, sculpteur de son métier, prospecteur pour je ne sais quelle conspiration contre l'Autriche. Je l'avais connu dans les ateliers.

Les premiers compliments échangés, la conversation tomba naturellement sur la guerre, la grande actualité du moment ; sur Paris, la grande actualité de toujours.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes rentré en Italie ? lui dis-je ?

— Un an, à peu près.

— Vous habitez Florence ?

— Depuis quelques mois.

— En attendant Venise ?

— Y arriverai-je ? dit-il en soupirant. Enfin, nous ferons ce que nous pourrons ! Dieu est grand, et Garibaldi est son prophète !

Nous arrivions à Florence.

— Je n'irai rejoindre Nicotéra à Bari que dans huit jours, me dit mon Vénitien ; venez camper dans mon atelier. Je serai votre Cicérone,

et vous ferai les honneurs de la ville des Médicis.

Je n'ai jamais su résister à une offre cordiale faite avec bonhomie. Une heure après, j'étais installé dans une pièce immense, haute comme une église, à la voûte et aux murs peints à fresque, et qui avait dû servir de « salle des gardes » à quelque familier de Laurent le Magnifique.

II

Le lendemain, nous commençons nos courses. Je ne veux pas ici décrire Florence, cette ville de marbre qui renferme à elle seule plus de chefs-d'œuvre que la France entière. Avant et après moi, d'autres l'ont fait avec plus d'autorité et de talent. Mais je voudrais rendre l'impression que m'a causée cette ville toute de grandeur et de bonhomie... Un palais Pitti, qui semble bâti par la main des Titans, et un gros homme. — Saluez, c'est le roi d'Italie ! — qui, le cigare à la bouche, en robe de chambre et en pantalon à pieds, surveille le passage de ses chevaux. Un palais Strozzi, qui vous donne des frissons dans le dos, et, en face, debout devant le comptoir d'un marchand de vins, le ministre de la marine buvant du vermouth avec ses collègues des finances et de l'instruction publique. Une place de la Signoria, peuplée de statues qui vous font palir d'émotion, et un capucin, à la trogne fleurie, lisant à des ouvriers

une proclamation de Garibaldi affichée à la muraille... .

Il n'est pas un de ces merveilleux palais, tous portant au-dessus de la porte géante les armes des Médicis sculptées dans la pierre, qui n'ait sa porte basse où un serviteur vend au détail le vin de son maître.

Puis ce sont les *Cassinas*, une promenade ravissante, avec beaucoup plus de cachet que notre Bois de Boulogne pomponné et précieusement. Une charmante habitude florentine a transformé le rond-point, situé devant la villa de l'ex-grand duc, en salon d'été, les femmes à demi couchées dans leurs caleches, les hommes causant aux portières. Antonio me montra du doigt un géant qui nous tourne le dos, et dont la tête éreupée dépasse tous les groupes.

— Alexandre Dumas ! dit-il en souriant.

En ce moment, une voiture simple et de bon goût croise la nôtre. Une femme grande majestueuse, habillée et voilée de noir, en occupe le fond. Mon garibaldien se lève et la salue bas, avec respect, je dirai même avec vénération.

— Quelle est donc cette femme ? lui dis-je intrigué.

— Une grande femme ! me répondit-il d'une voix émue. La Grèce eût écrit sur le bronze le nom d'Adélaïde Bono Cairoli, de Milan.

Elle avait cinq fils. En 1859, quatre combattirent pour l'Italie, dans les rangs des *chasseurs des Alpes*. L'un, Ernesto, est tué à dix-sept ans, à Varèse.

En 1860, les trois autres, Benedetto, Enrico et Enrico sont blessés devant Palerme, l'un d'une balle à la tête, l'autre d'une balle à la jambe. Luigi meurt du typhus.

A la fatale nouvelle, la mère envoie au camp son cinquième fils, Giovanni — presque un enfant — et elle écrit à Garibaldi les deux lignes suivantes : « Il me reste un dernier fils, je vous l'envoie ; j'espère qu'il se fera honneur. »

Cela ne vaut-il pas le « Reviens dessous ou dessus » de la mère de Sparte ? (1).

(1) Cherchant à pénétrer dans Rome avec une poignée de Garibaldiens intrépides, Enrico Cairoli a été tué quelques jours avant Mentana dans un combat sanglant sur le Tibre. Giovanni, converti de blessures, est fait prisonnier : Qu'il jure de ne plus porter les armes contre le gouvernement romain, et il est libre.

— Sempres et sempres ! (toujours et toujours) répond le dernier des Cairoli.

minutes puis tout le monde se leva. Je remarquai que les adieux de ma fiancée et de mes futurs beaux-parents étaient très-froids. Le lendemain leur porte m'était à jamais fermée.

— Comment, pour une semblable haggatelle ?

— Oui, mon cher, mon mariage rompu, mon cœur brisé, mon avenir perdu, tout cela pour un pauvre petit bruit impertinent qui ne ressemblait pas du tout à une note de musique !!!

Hyacinthe et Brasseur prennent un fort bitter au café du Gymnase.

— Sais-tu, dit Brasseur, pourquoi les pianistes sont tous commerçants ?

— Tu... m'agaces !

— Eh bien ! c'est qu'ils courent le cachet et font tous comme Herz !!!

Jacques HEBERT.

IL GÈLE...

Il gèle.

La nature a les aspects indécis d'une féerie.

Une poussière cendrée recouvre le ciel, dont elle laisse entrevoir l'azur.

Les fonds se prolongent dans une brume de velours.

Le givre recouvre les vitres d'une broderie d'argent.

Parfois, dans la campagne, des milliers et des milliers de diamants scintillent tout à coup.

Il a suffi, pour les faire éclore, d'un rayon de soleil, touchant les brins de l'herbe et glissant sur les parcelles de glace éparées à l'infini.

La pompe de l'hiver éclate, et le riche, derrière ses fenêtres bien closes, peut en savourer la poésie.

Mais celui qui a froid ne voit rien de tout cela.

Que la nature se pare de vert ou de blanc, elle est toujours belle.

Seulement il est une des deux beautés à laquelle les malheureux demeurent insensibles.

Que peut faire le bleu tamisé du ciel à qui s'asseoit tristement à un foyer vide ?...

Est-ce qu'on regarde l'horizon, quand un groupe de petits enfants vous montre ses joues violettes et ses lèvres pâles ?...

Quant au soleil, qui éclaire et ne réchauffe pas, c'est une ironie.

Le soleil au mois de janvier...

Allons donc !

Du bois et du pain !...

1784. — Il gelait.

Il gelait depuis trois mois.

Depuis trois mois, sous un ciel d'airain, le long des routes, passaient, par bandes, des misérables que l'hiver chassait de leurs villages comme il chasse les loups des bois.

Et ces affamés arrivaient à l'entrée des villes comme les loups.

Et ils y trouvaient d'autres misérables plus affamés encore.

Les villes avaient fait des provisions, mais ces provisions étaient épuisées.

Pour nourrir et chauffer ceux qui avaient faim et froid, il eût fallu acheter au loin du blé et du bois. L'eût-on fait, comment transporter ensuite les sacs et les cordes ? Les chevaux ne pouvaient plus marcher à cause de la gelée,

et les charrettes manquaient presque partout.

On souffrait et l'on mourait.

Un sur six.

Les autres, épouvantés, s'adressaient au roi, intermédiaire entre le peuple et Dieu.

— Le roi peut tout ! Qu'il vienne à notre aide, qu'il nous soulage, qu'il nous sauve !

Les plaintes de Paris arrivèrent jusqu'à Versailles.

A Versailles, on patinait.

La cour, en habits fourrés, suivait la jeune reine, assise dans un traîneau que poussaient deux grands heiduques, et autour duquel le chevalier de Saint-Georges faisait des ronds.

Mais, dans l'intérieur du palais, le roi Louis XVI, soucieux, pensait à ses sujets.

C'était un grand mangeur et un grand dormeur, incapable peut-être de comprendre les besoins sociaux de son peuple, mais comprenant à merveille ses besoins physiques, et désireux de lui venir en aide parce qu'il était bon.

Il commença par faire acheter tout le bois disponible dans un rayon de dix lieues ; puis il donna deux cent mille livres pour louer des chariots et des chevaux. Chevaux et chariots seraient mis en réquisition forcée.

Hélas ! En dépit de tout, les arrivages étaient lents et la consommation rapide. Il fallut taxer les acheteurs. Nul n'eut le droit d'enlever d'abord du chantier général plus d'une voie, ensuite d'une demi-voie.

La queue s'allongeait à la porte du chantier, inquiète et menaçante...

Louis XVI fit distribuer tout l'argent de sa cassette.

Quand sa cassette fut vide, il leva trois millions sur les recettes des octrois, et appliqua ces trois millions au budget de la charité.

La reine donna cinq cents louis.

On convertit en salles d'asile chauffées les couvents, les hôpitaux, les monuments publics, les châteaux royaux...

Puis on attendit le dégel.

Dans les rues, une armée d'ouvriers, la pioche et la pelle en main, relevaient la neige et la glace. Bientôt les amas devinrent tels qu'ils masquèrent les portes.

Sur les places et les promenades, les tas de glace montaient, pareils à des montagnes.

On vit une chose touchante.

La bonté du roi et la pitié de la reine amenèrent l'attendrissement et la reconnaissance du peuple.

Les ouvriers élevèrent des obélisques de neige et de glace en l'honneur de Marie-Antoinette et de Louis XVI.

Des inscriptions célébrèrent leur bienfaisance.

Ce fut la dernière fête populaire de la royauté.

Au bout de quelques jours, le dégel commença par un temps sombre, et les obélisques se fondirent en boue...

1793. — Il gelait.

L'armée française, sous les ordres de Pichegru, de Moreau, de Reynier, se disposait à envahir la Hollande.

Au-dessous de Nimègue, la Meuse et le Wahal, coulant parallèlement vers

la mer, se joignent et se séparent pour se réunir de nouveau. L'espace, compris entre leurs bras, forme l'île de Bommel. Les soldats républicains attaquèrent cette île, échouèrent dans leur tentative ; ils durent attendre que l'hiver eût fait geler les fleuves. Quand la glace pourrait porter les hommes, les chevaux et les canons, on entrerait dans la Hollande.

Le 28 décembre, ce moment arriva. Le 17 janvier, deux brigades défilaient, l'une dans les rues d'Utrecht, l'autre dans les rues d'Harnem. Les Etats de Hollande décidèrent qu'on ne résisterait plus aux Français, et que des commissaires iraient leur ouvrir les places qu'ils exigeraient pour leur sûreté.

Cen'était pas une guerre de conquête que faisaient les soldats de Pichegru, mais une guerre d'affranchissement. La France venait aux autres peuples, et ces derniers félicitaient sa bienvenue.

Partout, il y avait un grand parti, qu'on appelait le parti français.

Lorsque l'armée de Pichegru fut aux portes d'Amsterdam, le général envoya un aide de camp pour prier les autorités municipales de maintenir le calme.

Le 20 janvier, accompagné des représentants Lacoste, Belgarde et Joubert, il fit son entrée dans la ville.

Les soldats républicains, les jambes flottantes dans leurs pantalons en lambeaux, la main crispée sur la crosse du fusil, la face ravagée, pâles, maigres, s'avancèrent en bon ordre et marquaient le pas, laissant sur la glace les derniers fragments de leurs semelles.

A demi-nus, affamés, par la neige et le froid, ils avaient conquis la Hollande et affranchis les Hollandais.

Les bourgeois d'Amsterdam, le peuple, les matelots, s'empressaient sur leur passage :

— Vive Pichegru ! criaient-ils. Vive la France ! Vive la Liberté !

En attendant qu'on leur eût donné leurs billets de logement, les Français campèrent sur le port, autour de leurs armes en faisceaux. On voyait dans le lointain, sous le ciel bas, la mer couverte d'embarcations qui emportaient les partisans du prince d'Orange et les émigrés français.

Tout à coup un rayon de soleil glissa sur les toits de la vieille ville et fit reluire les baïonnettes.

Les soldats saluèrent le soleil du cri de : « Vive la Nation ! »

Même à deux cents lieues de Paris, la France était la Nation, comme autrefois Rome était la Ville.

Il gèle.

Le ciel noir, quand la nuit tombe, se constelle d'étoiles bleues.

Hier, un vieux est mort de froid.

On cassa la glace dans les rues.

A l'intérieur, sous le manteau de la cheminée, on se rappelle les scènes des hivers d'autrefois :

Les rues de Paris en 1784...

Le port d'Amsterdam, en 1793...

Puis l'on arrive aux choses du temps présent.

L'année commence mal, il est vrai.

Mais, du moins, les paysans ne sont plus forcés de fuir leurs villages, et les citoyens des villes n'ont pas besoin de s'adresser à Versailles pour obtenir un peu de bois.

Presque pas de rue qui n'ait son chantier rempli de bûches et de charbon.

L'argent manque à beaucoup, je le sais ; mais je sais aussi que des secours s'organisent, que de quêtes se font, que les hommes se réunissent pour résister à la nature...

Nous avons eu hier le rayon de soleil d'Amsterdam en 1793.

Ayons aussi la fraternité !...

TONY RÉVILLON.

PRÉJUGÉS POPULAIRES

MAITRE PIERRE.
Qui donc est-ce qui carillonnait si fort cette nuit, à la porte du curé ?

FRANÇOIS.
C'était moi, maître Pierre.

MAITRE PIERRE.
Comment ! c'était toi ! Et pourquoi faisais-tu tout ce bruit ?

FRANÇOIS.
Je venais chercher M. le curé, à l'effet qu'il nous dit un brin de prière pour aider notre vache à mettre bas.

MAITRE PIERRE.
Et que t'a dit le curé ?

FRANÇOIS.
Il m'a dit comme ça : Pourquoi me dérangez-vous ? Allez vous-en c'est inutile.

MAITRE PIERRE.
Et j'espère bien que tu n'as pas insisté.

FRANÇOIS.
Moi ! je me suis retourné chez nous, et déjà notre vache avait mis bas. Oh ! que je le savais bien, puisque le curé m'avait dit : Allez-vous-en, c'est inutile.

MAITRE PIERRE.
Comment ! tu ne vois pas qu'il se gaussait de toi ?

FRANÇOIS.
Non pas, non pas ! c'est qu'il y voit de loin, M. le curé, maître Pierre.

MAITRE PIERRE.
Que voit-il ?

FRANÇOIS.
Et ! par exemple, à la St-Rémy, je l'ai prié de lever un sort que Jérôme avait jeté sur mes moutons. Va-t-en, imbécile, m'a-t-il répondu est-ce que tu te moques de moi ? Ah ! que je n'en ai pas demandé davantage ; j'ai été bien vite à la maison, et depuis ce moment là, je n'ai pas perdu un seul mouton, c'est qu'il sait bien ce qu'il fait, le curé, avec ses prières ! « Va-t-en, imbécile ; tu te moques de moi ! » Cela suffit, voyez-vous, et l'on n'entend plus parler de rien. D'ailleurs, il peut tout !

MAITRE PIERRE.
Quoi donc, il peut tout !

FRANÇOIS.
Dame ! sans doute. Vendredi dernier, je l'ai bien vu qui était monté dans un gros nuage noir, et qui chassait la grele, avec ses deux bras, sur les terres de la commune voisine, sur Vieux-Champs.

MAITRE PIERRE.
Tu as pris pour le curé dans ta peur de l'orage, une forme de nuée qui ressemblait à un homme.

FRANÇOIS.
Pouvez dire cela, maître Pierre ? quand je vous réponds que je l'ai vu, notre curé, là haut, monté dans son nuage, comme je vous vois ? Et le sorcier Jérôme, mon voisin, dont j'ai tant frayeur ! vous n'y croyez peut-être pas non plus, maître Pierre, à Jérôme à ce maudit sorcier là, c'est qu'il en a aussi, du pouvoir, lui !

MAITRE PIERRE.
Lequel !

FRANÇOIS.
Lequel ? Ah bien ! par exemple, celui de vous empêcher de sortir de chez vous, si Jérôme ne le voulait pas !

MAITRE PIERRE.
Comment ! tu crois qu'il aurait le pouvoir de m'empêcher de sortir ?

FRANÇOIS.
Parbleu ! si je le crois ! puisque, l'autre jour, il y avait une charrette embourbée jusqu'au moyeu dans un chemin creux, et les chevaux tiraient et le charretier les frappait de son fouet, et jurait et poussait à la roue. J'ai bien vu Jérôme qui binait sa vigne à côté, et qui riait en regardant la charrette et le charretier. Ils auraient été là, voyez-vous, vingt charretiers et vingt chevaux, que Jérôme, ce Jérôme, ce sorcier les eût bien empêchés de bouger !

MAITRE PIERRE.
Comment ne vois-tu pas, que l'ornière était si profonde, qu'avec deux haridelles, on ne pouvait en arracher une si lourde voiture ?

FRANÇOIS.
Lourde tant que vous voudrez, maître Pierre, mais la main de Jérôme est plus lourde encore, et d'ailleurs c'est tout dire, c'est un sorcier !

C'est bien malheureux pour moi, tout de même, qu'il m'ait regardé de son mauvais œil. Tenez, maître Pierre, pas plus tard qu'hier soir, je longeais le marais de la Grand'Combe, ne voilà-t-il pas que je vois des feux follets qui dansaient devant moi, comme s'ils portaient dans leurs mains des petites lumières tremblotantes, et puis ils ont passé par-dessus les murs du cimetière qui était tout proche. C'était bien là, j'espère, les âmes des morts, et j'ai, allez ! entendu le malin sorcier qui riait drôlement.

Et en rentrant au logis, oh ! que je tremblais de tous mes membres ! et je me suis bien vite couché dans mon lit, la tête fourrée dans les draps, et alors, les plats, les verres, les assiettes et le chaudron sautaient et s'entre-choquaient, qu'ils faisaient un vacarme d'enfer. C'était peut-être pas ça non plus les âmes des morts, hein ?

MAITRE PIERRE.
Les âmes des morts, François, ne reviennent pas sur la terre à la voix d'un sorcier, et tu pourrais dormir sur le gazon du cimetière comme dans ta chambre, sans crainte des revenants.

Et d'ailleurs, si les verres et les assiettes s'étaient entre-choqués, le lendemain matin, tu en eusses trouvé quel'un de cassé.

FRANÇOIS.
Non pas, c'était l'effet d'un sortilège.

MAITRE PIERRE.
Dis plutôt que c'était ton imagination remplie par les troubles de la peur, et qui te faisait voir et ouïr des choses et des figures qui n'ont pas de réalité.

FRANÇOIS.
Ça n'empêche pas que le père Nicaise, qui est aussi un fameux sorcier, celui-là, m'avait promis de me faire trouver un trésor au pied du grand chêne de notre Carouge.

Il me dit : demain vendredi à minuit sonnant, si tu veux, je te viendrai prendre. Frotte avec de la suie ton bâton, que tu mettras en califourchon entre tes jambes, et je teferaï voir le diable qui te fera voir le trésor. C'est tout, de même plaisant de voir le diable, et le trésor donc ! Minuit sonne, Nicaise vient. Il faisait noir, tout noir, et j'avais grand peur, comme toujours. Arrivés au Carouge, Nicaise se mit à tourner autour de moi, et il marmottait combien de paroles ! Où est donc le diable et le trésor ? que je lui dis, il me répond. Mets au pied de l'arbre vingt francs que j'avais tirés de ma bourse, et tu fouilleras demain matin la terre, après avoir fait trois signes de croix. J'ai mis et j'ai fouillé, et c'est vrai que je n'ai pas vu le diable, ni le trésor, ni revu mes vingt francs ; mais Nicaise m'a dit que c'était ma faute, que le diable ne voulait pas se montrer pour si peu que vingt francs, et qu'il me les rendrait plus tard. Ils me reviendront plus tard, bien sûr, mes vingt francs, avec le trésor. Ah, mais ! c'est que je vous dis que j'en suis bien sûr et certain ! En attendant je vais amasser sou sur sou, pour satisfaire le diable à qui je n'ai pas donné assez, et c'est ma faute comme dit Nicaise.

MAITRE PIERRE.
Ton sorcier, vois-tu, François, n'est qu'un fripon qui t'a volé vingt francs, en abusant de

Quelques jours après, mon volontaire allait rejoindre à Bari le bataillon de Nicotéra. Au moment de me quitter, il tira de la poche de sa chemise rouge un petit paquet cacheté et me le donna.

— J'ai votre adresse, me dit-il ; si la guerre finie, vous n'avez pas reçu de mes nouvelles, c'est que je serai mort. Dans ce cas là, faites parvenir à Assunta, à Monte-Luppo, mon dernier souvenir.

Il m'embrassa silencieusement et s'éloigna d'un pas rapide.

Deux mois plus tard, je recevais de Venise une lettre d'Antonio Berti. La campagne avait été heureuse ; il me réclamait son dépôt et m'annonçait son mariage avec Assunta.

Il a été tué l'année dernière à Mentana.

Eugène RAZOUA.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le Sacrilège.

Que le spectateur se rassure. Je n'entreprendrai pas de suivre dans toutes ses péripéties le drame compliqué de Théodore Barrière. Tâche superflue, du reste, car l'Avant-Garde, par défaut de naissance, s'est laissée distancer de plusieurs comptes-rendus par ses confrères parisiens.

Claude Lazare est un héros dont l'auteur n'aura jamais à rougir. C'est bien là l'ouvrier courageux et dévoué toujours prêt à se sacrifier pour la cause du malheur et du progrès. Le personnage d'Angèle, quoique trop léché peut-être, suffit cependant pour contrebalancer l'exhibition d'un caractère aussi hideux que celui d'Adrienne : image malheureusement trop exacte de la femme dans notre société abâtardie. Combien, mêmes honnêtes, se seront reconnues dans cette courtisane égoïste, mère infame, amante impitoyable !

Qui de nous ne connaît quelqu'une de ces prétendues femmes honnêtes, que l'on salue avec une apparence de respect, parce qu'elles ont su cacher à la foule leur honte et leur turpitude. Qui de nous n'a rencontré de ces maritres indignes, qui n'ont jamais eu un sourire, une caresse, un mot d'affection pour leur enfant, ce pauvre petit bébé rose et blanc, chez lequel tout est effusion, tendresse, amour. Mais le châtiment arrive tôt ou tard, et si, comme tant de filles de joie, elles ne vont pas pourrir sur un grabat d'hôpital, les représailles n'en seront pas moins cruelles à la dernière heure, entre le mépris du mari et l'indifférence des enfants.

M. Barrière est trop habile pour ne pas s'être aperçu qu'il a fait fausse route en répandant sur sa pièce, et sans nécessité aucune, je ne sais quel mysticisme rococo. A quoi bon déranter le bon Dieu à tout bout de scène et le forcer à intervenir, pour dénouer telle ou telle situation plus ou moins dramatique. Il y aurait eu plus de talent, ce nous semble, au lieu de

trucs usés et de ficelles démodées, de s'être posé franchement à la tête de l'école de la raison, ennemie de tout ce qui frise le surnaturel.

Résumons-nous, le Sacrilège, représenté mardi, au bénéfice de M. Vienne, est, il faut bien l'avouer, une erreur de plus à ajouter au passif de l'auteur.

Parlons-nous de l'interprétation ? N'en disons qu'un mot. A part M. Laly, qui, dans un rôle aussi ingrat qu'effacé, a réussi à se faire rappeler au troisième tableau, la pièce a été piètrement jouée. M. Belliard pousse et tire très-bien de l'accordéon, mais voilà tout. M. Train n'est que tout juste suffisant ; l'engagement de M. Ménéchant comme premier comique est encore, pour moi, une énigme ; M. Seiglet également a toujours eu le don, depuis qu'il singe Guignol sur la scène des Célestins, de me crisper extraordinairement ; M. Julien, quatrième grande utilité inutile, m'a fort récréé sous son déguisement de zouave, mais je lui voudrais un parapluie, afin que la ressemblance qu'on lui trouve avec les soldats du pape soit plus complète.

Pour la partie féminine je décernerais bien une mention à la gentille petite Montbazou, si je ne craignais que cet éloge ne grisât trop cette jeune tête d'artiste. Il serait bien à souhaiter aussi que M^{lle} Smith variât un peu ses effets lacrymatoires ; quant à M^{me} Dalloca je n'ai jamais compris et ne comprendrai probablement jamais pourquoi elle figure sur le tableau comme premier rôle de comédie, alors que nous sommes si pauvres en jolies figurantes.

La course au corset est une de ces farces que les critiques soumis s'accordent à dire désopilante et que je trouve, moi, horripilante. Signalons pourtant M. Luco, dont le comique de bon aloi ne saurait être assez justement apprécié. Espérons que cet artiste qui, incontestablement pour le public, tient le premier rang dans notre troupe de vaudeville, nous restera l'année prochaine.

A O.

ta crédulité. Il n'y a pas d'autre diable que lui. Il était caché derrière l'arbre et il t'a pris ton argent, et tu ferais mieux d'aller conter la chose au procureur impérial.

FRANÇOIS.

C'est vrai que je ferais peut-être mieux, mais je n'ose.

MAITRE PIERRE.

Eh bien ! tu n'es qu'un imbécile.

FRANÇOIS.

Vous en parlez tant à votre aise, maître Pierre, mais c'est qu'il jeterait des sorts sur mes chevaux et sur mes moutons. Je crois même qu'il aura regardé de travers ma pauvre femme. Par exemple, je ne sais pas si c'est Nicaise; mais c'est égal, c'est toujours un sort qu'on lui a jeté, à ma femme, bien sûr !

MAITRE PIERRE.

Peux-tu dire que tu en es bien sûr ?

FRANÇOIS.

Oui, puisque si ce n'est pas Nicaise, c'est donc la mère Babaut.

MAITRE PIERRE.

Qu'est-ce que la mère Babaut ?

FRANÇOIS.

Tiens, vous ne connaissez pas la mère Babaut ! je vais vous le dire.

V'là que depuis six mois ma femme est en langueurs, ça lui tenait dans le creux de l'estomac. Je m'en vais de ce pas trouver la Babaut, qui est aussi, elle, une fameuse sorcière, une devineresse de tout, une maîtresse femme. allez, qui n'a pas sa pareille dans les dix lieues d'autour d'ici, et qui guérit les hydropiques, les estropiés et les bossus, et un tas de maladies, avec ses lunettes, et rien qu'en prononçant des paroles ! Après quoi elle vous fait avaler des fioles de toutes sortes d'eaux amères qui sentent mauvais, parce que ça guérit mieux. En a-t-elle des fioles, où il y a des herbes, du chiendent et de l'urine de vache ? C'est ça qui vous soulage !

MAITRE PIERRE.

Et ta femme s'en est donc bien trouvée soulagée ?

FRANÇOIS.

Je n'en sais rien.

MAITRE PIERRE.

Tu n'en sais rien ! mais va-t-elle mieux ?

FRANÇOIS.

Elle est morte.

MAITRE PIERRE.

C'est cet infernal remède qui l'aura tuée !

FRANÇOIS.

Ah ! je vas vous expliquer. Ça lui aurait fait plus de bien, si elle en avait pris d'avantage.

D'abord la mère Babaut n'en manque pas une, de ses maladies et notre médecin est si ignorant !

Ne croiriez-vous pas qu'il disait à ma femme: Ménagez-vous, ne faites pas de remèdes forts, ne buvez que de l'eau. Ça la désolait, elle, de ne boire que de l'eau; ça n'allait pas assez rondement. Au contraire, le remède de la mère Babaut bien salé, bien salé, et ma pauvre femme avait des haut-le-cœur et des coliques à se torturer, en avalant cela. Bien sûr qu'elle n'en aura pas assez avalé ! Cent sous la fiole et pas grand-chose ! c'était trop cher ! Nos moyens ne nous le permettaient pas. Ah ! si j'avais pu encore me procurer quelques verres d'urine, trois verres tant seulement ! ça aurait agi, voyez-vous, dans le corps de cette pauvre chère femme. Ah ? elle est morte. Que Dieu ait son âme.

MAITRE PIERRE.

C'est ainsi, mon ami François que les escrocs des campagnes spéculent sur vos préjugés et sur votre ignorance.

Voici pourtant à quoi tout cela se réduit.

Les sorts ne sont que des illusions et des fables, lorsqu'ils ne sont pas des empoisonnements d'animaux et des crimes: les feux follets ne sont que des vapeurs de la terre; les revenants que des figures bizarres de la crainte; les bruits de la nuit, que les terreurs d'une imagination ébranlée; les sorcières, que des fripons; les devins, que des fourbes; les guérisseurs de tous maux, que des charlatans; les boissons d'herbes et d'urine, que des saletés et les chercheurs de trésors, et les avalés de fioles, et les peureux de leur ombre, que des niais, des superstitieux et des dupes.

TIMON.

ON DEMANDE TROIS ACADÉMICIENS.

Il y a quelque bruit, en ce moment, dans le Landerneau des quarante immortels, qui ne sont plus que trente-sept, trois étant morts. On époussète les fauteuils qui sont des bancs, on pourchasse les araignées graves qui lissent, dans les coins, leur toile mélancolique; les vénérables gardiens de la langue de Voltaire et d'Amédée de Jallais toussent, crachent, se remuent, se secouent, se mouchent, car le temps viendra bientôt de procéder à l'admission de trois membres nouveaux.

Les fauteuils vacants sont: le 24^e, — le 32^e, — le 39^e.

Le 24^e fauteuil, laissé vacant par M. Viennet, avait été précédemment occupé comme suit:

Saint-Amant.

1661. — L'abbé Cassagne.

1679. — Comte de Crécy.

1710. — Antoine de Mesmes.

1723. — J. Alary.

1771. — Gaillard.

1803. — Comte de Ségur.

Marc-Antoine-Gérard de Saint-Amand premier titulaire de ce fauteuil, avait été chargé, par l'Académie, de rédiger les mots burlesques de son dictionnaire; il s'en tira avec beaucoup d'habileté. Il a laissé des poésies, odes, sonnets, satires, etc., et une idylle héroïque *Moïse sauvé*, que Boileau critiqua vertement.

L'abbé Cassagne, aussi érudit que mauvais prédicateur, ce qui n'est point peu dire, a laissé, entre autres choses, une traduction fort estimée de Salluste et des dialogues de l'orateur de Cicéron.

Jean-Antoine de Mesmes, nommé premier président du parlement de Paris en 1712, se montra si opposé au système de Law et à l'élévation de Dubois à l'archevêché de Cambrai, que ses remontrances à ce sujet valurent au parlement en masse, un exil à Pontoise.

Alary, nommé sans doute à l'académie par ce fait seul qu'il était précepteur de Louis XV, n'a laissé aucun ouvrage.

Son successeur, au contraire, Henri-Gabriel-Gaillard, a laissé un grand nombre de volumes parmi lesquels on remarque:

Rhétorique française à l'usage des demoiselles 1743

Poétique française à l'usage des dames 1749

Parallèle entre les quatre Electre 1750

Mélanges littéraires 1756

Histoire de Marie de Bourgogne 1757 et 1758

Histoire de François I^{er}, 7 vol. 1766 et 1769

Histoire de Charlemagne, 4 vol. 1782

Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, 11 vol. 1771 et 1777

Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne, 8 vol. 1801

Observations sur l'histoire de France, 4 vol. 1806

Vie de Malesherbes 1803

Mélanges académiques, etc., etc.

Le comte de Ségur écrivit de nombreux ouvrages historiques, mais ces ouvrages sont généralement peu estimés, en raison de la partialité évidente de l'auteur.

En 1830, Viennet fut appelé à remplacer le comte de Ségur à l'académie.

Qui le remplacera en 1861? Sera-ce Philartète-Chasles? ou J. Lacroix? ou M. de Champagny? ou Th. Gautier? ou Bertron? Je parie pour Bertron, puisqu'il n'a jamais rien écrit.

Le 32^e fauteuil eut pour titulaires: Racan.

1670. — Cureau de la Chambre.

1693. — La Bruyère.

1696. — L'abbé Fleury.

1723. — J. Adam.

1726. — Seguy.

1761. — De Rohan Guémenée.

1803. — Devaine.

1803. — Parny.

1815. — De Jouy.

Et M. Empis, reçu par Viennet, qui l'a précédé de si peu de temps dans la tombe.

Honorat de Beuil, marquis de Racan, était l'ami et le meilleur élève de Malesherbes, quoi qu'il ne l'ait point égalé. On trouve cependant de très-belles strophes dans quelques unes de ses odes; ses *bergeries* sont encore admirées.

La Bruyère ne fut admis qu'avec les plus grandes difficultés, il rencontra partout une inconcevable hostilité et l'épigramme suivante, qui lui fut appliquée, montre à quel point il était injustement jugé:

Quand Labrayère se présente
Pourquoi faut-il crier Haro ?
Pour faire un nombre de quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?

Le cardinal de Rohan Guémenée n'eut jamais aucun titre littéraire à l'A-

cadémie, et son souvenir ne passera à la postérité que par le rôle honteux que ce prince de l'Eglise joua dans la fameuse affaire du collier de la Reine.

Devaine fut nommé, grâce aux excellents diners qu'il donnait tous les mardis. C'était déjà un titre, cela, en 1803. Aussi mit-on ces paroles dans la bouche d'un solliciteur qui demandait sa place:

Je suis accablé par les ans
La vieillesse a glacé ma veine,
Mais faut-il donc tant de talents
Pour remplacer Monsieur Devaine ?

Devaine ne jouit pas longtemps de son titre d'académicien, car il mourut la même année et fut remplacé par Parny, l'auteur de *la Guerre des Dieux* qui, douze ans plus tard, fut à son tour remplacé par M. de Jouy, qu'on appela, pendant quelques temps, l'homme le plus spirituel de Paris.

Dans ses *Quarante médaillons de l'Académie*, Barbey d'Aurevilly dit de M. Empis:

« Est-ce Empis-Picard?... Est-ce
« Empis-Mennechel?... Est-ce Empis-
« Cournot?... Est-ce Empis-Mazères?...
« Car, ce diable de M. Empis, qu'aucuns
« appellent Tant-pis, a-t-il jamais été
« tout seul M. Empis? Il faut qu'il soit
« deux pour avoir l'esprit d'un seul, et
« souvent celui de personne! »

Pas aimable M. Barbey d'Aurevilly.

Le 39^e fauteuil fut successivement occupé par:

Desmaret.

1676. — J. de Mesmes.

1688. — Mauron.

1706. — L'abbé de Louvois.

1719. — Massillon.

1743. — Duc de Nivernais.

1799. — Legouvé.

1812. — A. V. Duval-Pineu.

1842. — Ballanche.

Et enfin M. Berryer, le plus célèbre de nos orateurs politiques de ces derniers temps.

Les plus illustres des prédécesseurs de Berryer furent:

L'abbé de Louvois, fils du ministre de Louis XIV qui, nommé à neuf ans, grand maître de la librairie, fut ensuite bibliothécaire du roi et membre de trois académies.

Massillon, l'auteur du *Petit-Carême* et de l'*Oraison funèbre de Louis XIV*.

Le duc de Nivernais, qui n'avait encore rien produit quand il fut élu par faveur toute spéciale.

Legouvé, auteur du *Mérite des femmes*.

Ballanche, auteur de l'*Antigone*.

Il n'est pas sans intérêt de savoir en quels termes M. Barbey d'Aurevilly, dans le livre dont nous parlions tout à l'heure, a jugé Berryer.

Ici, M. Barbey d'Aurevilly n'est pas seulement désagréable, il est injuste et partial.

Je lui laisse la parole:

« le jour même de sa réception,
« il déploya l'impertinente indifférence
« d'un homme qui oblige plus qu'il
« n'est obligé.... Il est d'étiquette de
« lire son discours à l'Académie. — Je
« ne sais pas lire, dit-il, je ne sais pas
« écrire, je ne sais que parler. — Et il
« le prouva, car il lut fort mal. Su-
« perbe mal porté! Grand seigneur
« étudié au théâtre Français.

« Quant au talent inacadémique de
« M. Berryer, c'est un acteur, ce n'est
« pas un orateur. Et encore un acteur
« qui n'est pas le maître de son art!
« car on voit toujours qu'il joue la co-
« médie et qu'il le sait. »

Et plus loin:

« Quand les événements parlementaires
« d'une époque sans grandeur firent
« de lui un homme politique, il n'a ja-
« mais été pour moi le ministre pléni-
« potentiaire ou le directeur d'un
« parti. Ni Bolingbroke, ni Mirabeau!
« Non, non, mais toujours l'avocat, le
« simple avocat en cour d'assises de
« la légitimité! Tête nulle en politique,
« comme doit l'être toute tête d'avocat
« qui ne voit dans tout que des chi-
« canes à faire et des malices à com-
« biner! »

Tout cela, peut-être, serait très-joli s'il s'agissait d'un Busson-Billaut quelconque, mais écrit sur Berryer, sur l'homme qui, il y a seize ans, eut le

courage de prendre l'initiative dont on se souvient, dans une circonstance dont le souvenir est resté si vivace parmi nous, tout cela est plus que profondément injuste, tout cela est inique; mais l'histoire en fera bonne justice. — Attendons!

Qui l'Académie nommera-t-elle à ces trois places vacantes ?

Elle a là une belle occasion d'élire trois littérateurs; vous verrez qu'elle n'en profitera pas!

Marius GÉRARD.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la semaine

Il y a un petit journal dans notre ville qui, bien que nous ne partagions malheureusement pas ses opinions, aura toujours une large part dans nos sympathies: c'est le *Spiritisme à Lyon*. Certes, mes amis, nous serons rarement de même avis sur certains points; mais il est des idées qui rallient tous les hommes honnêtes et de tous les partis: ce sont les idées nobles et généreuses, et sur ce terrain là nous nous rencontrerons toujours côte à côte.

Vendredi, à l'occasion du 1^{er} janvier, il y avait grande lutte sur la place de l'Impératrice; deux des athlètes de Rossignol Rollin prenant, sans doute, la fontaine de la place de l'Impératrice pour une arène, MM. Faouet, le lutteur fauve, et Bauer, l'Apollon musclé, y prenaient à minute leurs ébats et donnaient gratuitement, à l'insu de leur directeur, le spectacle de leur force et de leur vigueur. Disons vite qu'ils n'étaient pas en caleçon.

Le public était peu nombreux: aucun programme n'avait paru, aussi ne voyait-on que quelques rares amateurs, impatientés depuis longtemps d'assister à un combat de ces héros du muscle, sans être obligé de subir le lyrisme dont Rossignol panache ses speechs ordinaires.

Tout allait pour le mieux, quand des sergents de ville vinrent disperser la foule et séparer les combattants. Bauer avait deux doigts démis.

Vingt-cinq francs d'amende ont été remis à Faouet, le lutteur fauve, vainqueur de cette lutte. N'y a-t-il pas là une petite inconséquence. Voilà des hommes qui se battent en public, à l'Alcazar, une ou plusieurs fois par semaine, et on les laisse faire; puis un jour, parce qu'il leur prend fantaisie de se battre sur une place, la police s'en mêle.

Un de mes amis avait sur sa fenêtre un pot de fleurs assez bien lié; un jour, cependant, un coup de vent parvint à le faire tomber.... à côté d'un monsieur qui en pâlit. Un sergent de ville qui était près de là — ce n'était qu'un pot de fleurs — monte et dresse procès-verbal. Mais, lui dit mon ami, aucun malheur n'est arrivé.

— Il est vrai, répond le bicorne, mais ce pot aurait pu tomber sur quelqu'un, sur moi peut-être.

L'argument était sans réplique.

Jean est un fidèle domestique, mais naïf.... Il y a huit jours, son patron faisant ses envois de cartes de visite, dictait des adresses que Jean écrivait à mesure sur les enveloppes.

— Monsieur X... lui dit-il, rue... n°...
— Et ensuite.

— Monsieur Z... même adresse.
Et Jean d'écrire gravement sur l'enveloppe: Monsieur Z... même adresse.

Ernest CAPITAN.

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, une série d'articles très-intéressants, sous le titre de:

EPHÉMÉRIDES JÉSUITIQUES.

NOTES DE L'AVANT-GARDE

A propos de pompiers.

Le pompier est à l'ordre du jour. Sans lui, plus de fête possible. Il paraît, les rires éclatent. Il ne vient pas, et le peuple songe vaguement au suicide.

Un chroniqueur ne peut écrire un courrier sans y fourrer quelques casques. Un vaudevilliste qui fait jouer une pièce est contraint d'avoir un pompier; s'il a l'ingénieuse idée d'en prendre deux, son succès est certain: à trois, la salle est dans le délire; à quatre, les spectateurs s'empressent; à

cinq, l'heureux auteur est porté en triomphe par une populace ivre de joie et de pompier.

Le pompier à lui seul est devenu une situation, presque une intrigue, et je sais certains auteurs sérieux qui, comme élément de succès le préfèrent presque à une inondation. C'est sur lui que s'essayent chaque jour nos plumes satiriques les plus autorisées, et il alimente la verve de nos crayons les plus joyeux. Un critique littéraire, à bout d'arguments, ne sait comment terminer son article; tout-à-coup, une inspiration l'emporte dans les espaces immaculés, et il achève triomphalement sa besogne en prêtant deux horribles calembours à un seul pompier. Qu'Hamburger y prenne garde, la pompe le tuera. Déjà il branle au manche.

Dans les bals, les nourrices cauchiennes sont distancées; on méprise les lanciers polonais; on ne regarde même pas les bébés; l'indifférence fait justice des pierrots; il n'y a de succès que pour le pompier. Son costume seul est fêté; on bisse son quadrille; dix mille gosiers enrôlés entonnent sa chanson, et il faut espérer qu'avant peu quelques rapins mystificateurs finiront par mettre le feu aux monuments publics, pour le seul plaisir de voir fonctionner tout le corps des pompiers.

On prétend que le peuple français est le plus rieur de tous les peuples. Je le crois facilement, car j'ai remarqué que lorsque mes compatriotes rient, il leur était toujours impossible de dire pourquoi.

Ainsi, j'ai demandé à quelques personnes établies, sérieuses, ayant déjà un pied et trois quarts dans la tombe, ce que le pompier avait de si étrange et de si burlesque. Toutes se sont mises à chanter à tue-tête ce refrain mystérieux:

« Zim lai la zim lai la, que ce pompier la. »

Et, comme j'insistais, elles ont repris sur un autre ton:

« Quand ces bons pompiers vont à l'exercice. »

J'avoue que la logique de cette réponse est impitoyable; mais si c'est là du Rabelais, je ne crois pas que ce soit du meilleur.

Cependant, pour amuser ainsi et à si peu de frais un peuple de trente-six millions de sujets, il faut bien que le pompier ait en lui quelque chose d'énormément comique. En bien cherchant, je crois avoir trouvé:

Le feu vient de prendre à un bâtiment; la foule vient se chauffer aux vastes flammes et regarde benoîtement les progrès de l'incendie. Les pompiers apparaissent (sourires dans le peuple comme à l'entrée d'Hyacinthe). Les habitants de la maison incendiée n'ont pas eu le temps de fuir. On entend leurs cris déchirants et lamentables. Encore quelques minutes, et ils vont être ensevelis vivants sous les décombres.

Tout-à-coup les pompiers s'élançant (la foule chante d'abord d'une voix mesurée: *Quand ces bons pompiers*, etc.) Noirs, à demi brûlés, calcinés, marchant sur des poutres qui craquent, glissant sur des toits qui s'effondrent, on les voit, au péril de leur vie, arracher à la mort des victimes qu'elle croyait tenir déjà. (Le peuple est dans l'hilarité; on chante plus fort: *Quand ces bons pompiers*, etc., etc.)

Hélas! l'un de ces hommes courageux est resté au milieu des flammes. Debout sur un pan de mur, affreux à voir, cloué comme sur un bûcher, il va mourir (on attaque le refrain: *Zim lai la*.) Les membres tordus du malheureux s'empressent; ses os craquent (*zim lai la*). Enfin le pan de mur s'écroule avec fracas; le pompier meurt. Alors, dans la foule, rires aux éclats, cris de joie, soupirs de félicité! on s'embrasse; on se tape sur le ventre, et, avant de se séparer, on reprend une dernière fois en chœur: *Quand ces bons pompiers vont à l'exercice*, etc., etc. » La foule s'éloigne; les cris faiblissent, et l'autre, qui agonise là bas sous les ruines, entend peut-être une voix avancée qui répète: *Zim lai la, zim lai la!*

O France! ô mon pays! tu es bien le peuple le plus spirituel de la terre; mais, pour le croire, il faut naître en Cochinchine et n'en jamais sortir.

Georges PERU.

RAS ET FLAS

Un cordelier, prêchant la passion dans un couvent, se mit à genoux selon la coutume, après la première pause, pendant que les religieux chantaient : O Crux ave... — Comme il se relevait, des veaux, qui passaient dans la rue, se mirent à beugler d'un ton si semblable au chant qui venait de finir, que le prédicateur croyant que c'étaient les religieux qui commençaient la seconde strophe, se rejeta aussitôt à genoux.

(MÉNAGE.)

Un Frère quêteur disait qu'en quittant le monde il avait renoncé à ses biens, qui étaient considérables : « Il aurait mieux valu, lui répondit-on, renoncer au bien d'autrui qu'au vôtre. »

(D. AN.)

Dans l'église de Saint-François, à Assises, on voit une longue corde attachée à la cloche dite de sainte Apollonie. Les pèlerins saisissent l'un après l'autre cette corde avec les dents; puis, avec d'effroyables contorsions, et sans se servir de leurs mains, ils s'efforcent de mettre en branle la cloche sacrée. Dès que le bruit de l'airain frappe leurs oreilles, ils lâchent la corde et sont parfaitement satisfaits. Ils peuvent être assurés que l'intercession de sainte Apollonie, à laquelle ils viennent de faire tant d'honneur, les préservera désormais de tout mal de dents. Le son de la cloche est le signe qu'Apollonie les a exaucés.

(Une Semaine religieuse.)

La superstition une fois en train imagine les visions les plus extravagantes, les plus grossières, plutôt que de rester en repos. Ces visions sont ensuite consacrées par le temps, et malheur à celui qui aimera assez peu son repos et connaîtra assez peu les hommes pour se charger de les instruire !

Si vous introduisez un rayon de lumière dans un nid de hiboux, vous ne ferez que blesser leurs yeux et exciter leurs cris.

LIDEROZ.

Je recommande à tous les pères et à toutes les mères cette anecdote qui orne le 52^e numéro (6^e année) d'un journal religieux de notre cité.

— Dans une ville de France, deux époux chrétiens n'avaient point de descendance; ils prient et font vœu de consacrer à Pie IX le fils qu'ils demandent au ciel. Leur prière a été entendue. Le fils qui leur est venu est beau, fort, bien portant. Mais que d'années à passer avant d'en faire un zouave, et d'ailleurs, dans vingt ans d'ici, pourra-t-il servir Pie IX? La mère était surtout tourmentée de l'inutilité de ce vœu. « Pie IX est très-avancé en âge, dit-elle à son mari, si nous offrons à Dieu la vie de notre enfant pour prolonger celle du Pape? » Le père, aussi courageux que la mère, accepte. Ils offrent leur fils en sacrifice. La chose tient du prodige. Quatre jours après, ce fils s'était envolé vers le ciel.

L'immoralité du marquis de Sade est, à mon sens, moins effroyable et moins dangereuse. — Une autre de ces dévotes feuillets prétend avoir aperçu, cette année, l'étoile cheminant qui conduisit les rois mages à la crèche de Bethléem.

Jean TAUPIN.

Au dernier moment, notre imprimeur actuel s'oppose à la publication de notre roman : José Arrastoya. Que le lecteur nous excuse.

LES MARCHANDS DU TEMPLE.

Et Jésus étant entré dans le temple, en chassa ceux qui y vendaient et achetaient, leur disant : « Il est écrit : ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. » (Saint Mathieu, chap. xxi, v. 13).

Allons, allons, patience, Messieurs les dévots ! ne vous mettez pas en courroux,

Car sans vouloir sonder d'un regard téméraire De la loi des chrétiens l'ineffable mystère, Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,

J'ai seulement l'intention bien innocente de vous rappeler certains petits péchés tout mignons que vous commettez tous les jours. Patience donc ! Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux, Et les hommes seraient sans cela trop heureux.

Je puis bien vous taquiner un moment, vous êtes libres de me le rendre. Je vous traite de marchands? Voyons là, franchement, ne l'êtes-vous pas un peu ?

Si j'entre à l'église, je prends un siège et me mets en prières. Immédiatement une main s'ouvre devant moi, et une

voix, au lieu de me dire comme Auguste à Cinna :

Prends un siège, chrétien, prends...

me crie au contraire aux oreilles : « Votre chaise, s'il vous plaît? » On ne me dit pas, il est vrai : « Votre argent? » Mais quand on a un peu de bon sens, on sait ce que cela veut dire. C'est fait, je me replonge dans ma méditation interrompue : « Pour les frais de l'église? » psalmodie aussitôt un suisse faisant résonner les dalles d'un vigoureux coup de hallebarde. Et ainsi durant tout l'office; si bien qu'en sortant je n'ai guère entendu que le bruit de mes gros sous tombant dans la sainte escarcelle. Je ne suis pas méchant, je veux que chacun vive, mais il y a façon de s'arranger je crois. Je ne parle pas de tous ces troncs que l'on rencontre à chaque pilier comme des bouches affamées, cela n'est rien encore. « Vous êtes libre, me direz-vous, de garder vos écus et de ne pas entrer à l'église. » Certes, mais dans combien de circonstances ne le suis-je guère? Vous le savez bien, bons apôtres, et vous avez spéculé sur certaine honte, certains embarras, certaines susceptibilités, certains scrupules qui m'empêcheront de vous refuser mes offrandes devant un public qui m'entoure.

Tenez, par exemple, je veux me marier (ceci est une supposition notez bien) j'irai à l'église, j'irai forcément au point de vue de la société, de la famille, etc., etc. Que ferez-vous? Votre bedeau, gaillard qui ne se mouche pas du pied, lui, placera devant moi un cerje et, me tendant un superbe plat de vermeil, me dira en faisant ses yeux en révélation : « Pardon, Monsieur, votre offrande? » Je jeterai 20 sous dans le plateau et, mon café prenant la pièce, la fera chauffer et l'appliquera, bien visible, sur le cerje nuptial, afin que chacun des assistants puisse bien voir sur cet écriteau la grandeur de ma générosité. N'est-ce pas vrai? et me faudra-t-il donner 20 francs?

Allons, mes bons amis, soyez sincères; vous voyez bien que vous faites argent de tout, par vos quêtes, vos offrandes, vos reliques, vos troncs, vos chaises, vos cerjees, vos petits marbres, vos petites images, vos petits cœurs, vos scapulaires et le trafic des messes, choses respectables sans doute, mais trop lucratives à mon avis.

Et vos billets de confession donc! Ces fameux billets qu'un archevêque de Paris inventa, vers 1750, à propos de la célèbre bulle unigenitus, et qui, après avoir amené des abus désastreux, troublèrent le royaume et faillirent susciter une guerre civile.

Vous savez très-bien qu'il me faudrait la mémoire de Pie de la Mirandole et la patience d'un lecteur de l'Univers pour vous citer tous les petits abus dont vous vous rendez coupables et qui sont plus nombreux que stella coli et arena que est in littore maris, comme dit la Genèse.

Mais je m'arrêterai, car vous vous mettriez en colère et ne voudriez plus m'entendre. Et je me verrais obligé de m'écrier comme maître Jacques dans l'Avare : Peste soit la sincérité ! C'est un mauvais métier; désormais j'y renonce et ne veux plus dire vrai.

Et Jésus étant entré dans le temple, en chassa ceux qui y vendaient et achetaient, leur disant : « Il est écrit : ma maison est une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs. »

Georges Coury.

DE MA GUÉRITE

J'aime assez relever les enseignes cocasses, les écriteaux bizarres et les annonces baroques. Aussi, ne les épargnerai-je point, lorsque j'aurai en mon pouvoir, une de ces citations, plus ou moins littéraires.

— Rue de la Reine, on lit : Coiffeuse pour Dames en tous genres Une femme de plus dans mon parti; elle aime l'égalité.

Pour faire pendant, dans ma chasse aux écriteaux, j'ai découvert celui-ci : Bottines pour femmes bonnes qualités.

Combien j'en connais qui n'iront pas se faire chausser-là !

Cette semaine est fertile en annonces de confiserie... Mais aucune n'a encore atteint celle-ci découverte dans le Progrès de Saône-et-Loire.

Bonbons glacés, marrons, fruits confits, pastilles de chocolat, oranges, etc., etc.

Lampes, huile de pétrole, essence de térébenthine, cirage, etc., etc.

Que cela doit être bon ! Des fruits confits à l'huile de pétrole ! des pastilles à l'essence de térébenthine ou à la benzine !!! des bonbons glacés au cirage Jacquand !!!

L'eau m'en vient à la bouche.

Ce qui suit est historique.

Un paysan des environs de Lyon aimait assez à se faire offrir à manger partout où il allait : Il trouvait ainsi le moyen de vivre économiquement... Ne voulant pas avoir l'air, malgré cela, d'accepter toujours sans ne jamais rendre, il invita un jour son propriétaire à dîner pour deux heures; mais se repentant vite de ce mouvement, il commença le repas à midi et lorsque le propriétaire vint à l'heure indiquée il ne restait rien.

Alors, excuses du villageois; il ne se souvenait plus de l'invitation qu'il avait faite etc., etc.

Le propriétaire parut accepter toutes ces condoléances et répartit pour un village voisin où il demeurait.

Quelque temps après notre héros apprenant que son invité donnait un grand repas, à propos d'un baptême, se fit ce raisonnement :

« Je vais partir pour B***, à telle heure, j'arriverai chez M. G*** au moment du dîner et je serai invité inmanquablement. Encore un bon repas ! »

Et il se mit en route en se frottant les mains. Arrivé à destination, il fit appeler M. G***, pour lui communiquer certaine commission; mais celui-ci qui ne voulait plus se laisser prendre, flaira un piège, et il dit à brûle pourpoint au rusé compère : « Pardon, avant de vous écouter, répondez-moi : Aimez-vous le dindon froid?... » « Bon, j'ai réussi, pensa l'autre, et reprenant tout haut : Pardine j'en raffole?... »

« Eh ! bien, vous direz à votre femme de vous le faire cuire la veille ! et M. G*** tourna le dos au paysan ahuri... »

DERNIÈRE AUX GOITREUX

Messieurs.

Le titre que je place en tête de cet épître vous dit assez qu'elle s'adresse à tous.

L'idée de l'écrire me vint à la suite d'une lecture de l'Étendard; triste, amer, découragé, me sentant de plus en plus froid aux pieds et dans l'âme, je pris la plume pour dire un dernier mot à mes contemporains.

Je ne vous ne cacherai pas messieurs que c'est afin de gagner une corde pour me pendre, que je vais essayer de vous faire rire pendant une dizaine de minutes. Songez que ma mort est dans votre gaité; peut être cette idée réussira-t-elle à vous faire sourire.

Nous sommes arrivés, je crois, à mes bons goitreux au dernier degré de la folie. L'Institut, M. Hervé, les grands journaux et les hommes sérieux auront beau faire, nous n'irons pas plus loin. Nous avons atteint assez vite les dernières limites de la bouffonnerie.

Peut-être se trouvera-t-il quelque'un pour parodier Chilpéric, mais nous n'en aurons point pour parodier l'adorable comédie que nous jouons tous en ce moment sur le petit théâtre du monde et qui porte ce titre désopilant : la vie.

Si par hasard, ce mortel candide existait, il ne ferait point fortune. Tout hilarants que pourraient être ses quolibets, ils ne vaudraient point à coup sûr ceux de la comédie parodiée.

Toutes les grimaces sont faites, désormais la plus hideuse ne nous amusera pas; toutes les ficelles, tous les cables sont usés, pas un ne pourrait nous attendrir.

Qu'on montre le plus grave personnage chantant les Pompiers de Nanterre, qu'on fasse sérieusement siéger Hamburger dans une chaise curule; que Flor'O Squarr récite des poésies sentimentales; que le dernier des croquemorts ou canuche jouent les rôles de jeunes premiers; c'est à peine si tout cela fera rire quelques vieillards ivres.

Les filles publiques peuvent pleurer toutes les larmes de leurs corps et les femmes honnêtes faire en riant sur leurs larmes les cascades les plus délirantes, nous baillerons impitoyablement et l'on trouvera tout au plus un clerc d'huissier amoureux pour avoir le courage de siffler.

Nous avons brisé dans ces dix dernières années tous les jouets sérieux ou drôles qui pouvaient encore nous amuser et maintenant nous tombons de fatigue et d'écoeurement sur cet amas de robes salies, de polichinelles brisées, de guignols mutilés, de poupées éventrées, d'idoles fêlées, de livres déchirés et de gravures couvertes de boue.

Les drames judiciaires? Mais vous n'en riez même plus, tant on vous a bourrés de crimes indignes. La belle affaire? des femmes, des bourgeoises après tout qui empoisonnent leurs maris avec de la belladone. Je crois vous entendre d'ici : « Comme c'est vieux? Quelle situation usée? »

De même que Mithridate avait habitué de bonne heure son estomac à supporter tous les poisons, de même votre grand Penon du Terrail vous a blasés sur l'arsenic et les coups de poignard.

Ça ne porte plus; tous les effets rament. Dans le procès de Marseille, un mari a ainsi résumé son opinion sur sa femme : « C'est un chameau. » Ce mot sauvera la pièce... pardon... le procès.

L'autre soir, à la Madone des Roses pendant qu'Adèle Page, Jane Esler, Dumaine, Paul Deshayes et les autres se déchiraient la poitrine pour vous faire pleurer ou tout au moins pour vous faire rire, un gros rat a couru dans les jambes de quelques filles qui se sont évanouies. Vous avez ri, mais que devenait la pièce sans ce rat. Où était l'élément de succès? En sortant du théâtre, vous étiez obligés de prendre de l'absinthe au café du coin pour trouver quelques émotions.

Il vous restera les femmes, dites-vous. Hélas, à quoi peuvent-elles vous servir? Avides de sensations, vous trouverez que les vieilles déesses qui ont jauni sous le harnais en amusant vos bons papas n'en savent plus assez; affamés d'idéal, vous trouverez que les blondes jeunes filles qui sortent des couvents en savent trop. Le cynisme des unes ne vous amusera pas et le langage des autres vous désenchâtera.

Le sport? Les jockeys? Les paris? distraction banale depuis que de simples épiciers se sont ruinés en pariant sur la croupe de Suzerain ou de Fervacques. Le cheval qui a fait battre tant de nobles cœurs va rentrer dans la vie privée. Son temps est fini, sa gloire est passée. Désormais il trainera obscurément des véhicules pendant sa vie et on le mangera après sa mort.

Le jeu? Il se meurt. Dans dix ans ce ne sera plus une passion, mais une simple affaire d'adresse. Ceux qui ne sauront pas faire sauter la coupe seront réduits à se faire sauter la cervelle.

Le duel? Peuh! action vulgaire. Thersite aujourd'hui cherche à se battre pour se faire une réclame et le plus lâche des bohèmes croise le fer afin de pouvoir déjeuner.

Le crime! C'est dur. A la vérité il y a bien quelques petites palpitations à se procurer, mais elles coûtent cher et puis il faut se lever trop matin.

Le suicide? Ah si par hasard l'on trouvait quelque chose de gai, d'original, d'imprévu, d'inédit? Malheureusement nous avons si peu de moyens à notre service. La Seine, la corde, le pistolet au petit jour au coin d'un bois; ce train là est trop direct; on n'a même pas le temps d'en profiter.

Les femmes, l'alcool, les théâtres, les journaux, M. De Girardin, ce qu'on appelle le train omnibus, en vérité c'est bien monotone et bien triste. On n'arrive pas toujours à destination parfois même le train déraile et des gens qui voulaient mourir deviennent fous.

Allons, cherchez bien, ô excellents goitreux vous ne trouverez rien. Dans cent ans on reprendra Chilpéric, mais ce sera au Théâtre-Français.

Georges PETIT.

NOS LUTTEURS

Il paraîtrait que, non content de la réclame à boule de zinc que fait à l'illustrissime Faouet le maestro Rossignol, l'hercule fauve rêve pour lui d'autres lauriers que ceux qui lui sont décernés si complaisamment au champ-clos de l'Alcazar.

On m'assure que ce sont les succès d'un journaliste parisien, non moins lutteur et non moins fauve que lui, qui ont, à ce point, excité son enthousiasme.

Vanitas vanitatum !

Bref, l'ambition de notre homme est celle-ci : qu'on dise Faouet, comme on dit Cassagnac... ce qui serait certainement flatteur pour l'un des deux, mais pour lequel?...

C'est ce premier janvier, sur la place de l'Impératrice, que s'est inauguré le prologue de cette odyssée.

Je ne vais pas vous en narrer les détails émouvants; je laisse ce soin à mon confrère Capitan; je veux seulement vous faire part d'une de mes impressions.

Ce qui m'a le plus affecté dans ce tête à tête, c'est le lieu choisi par les deux champions.

Infortunée place de l'Impératrice !

Il était écrit qu'elle devait avoir tous les malheurs !...

Quelques mauvaises langues ont même poussé cette amère raillerie jusqu'à vouloir me faire entendre que la scène avait eu lieu sur le rond-point, comme étant l'endroit le plus propice à cette façon de duel.

Eh ! mais c'est une idée cela ! Voilà une destination à laquelle personne n'avait encore songé et qui n'est, certes, pourtant pas à dédaigner.

La Fontaine Danthon, une arène de lutteurs ! Je soumet l'affaire à Rossignol-Rollin, peut-être y a-t-il là un Pérou à défricher.

Mais ce n'est pas la seule lutte sérieuse qui se soit engagée à Lyon; il en est une autre bien autrement intéressante et beaucoup moins éphémère dont on se peut aisément rassasier la vue chaque jour.

Je veux parler de l'engagement monstre entre le Courrier de Lyon, et le box-journ de notre ville — j'ai nommé la Décentralisation.

Ces deux feuilles rivalisent de cagoterie avec une ardeur peu commune et méritent à tous égards les bravos des amateurs.

Je me vois ici obligé... pour rapprocher semblables personnages — de faire une petite comparaison.

Le directeur de l'arène, le Rossignol-Rollin de la chose, n'est rien moins que...

Mais ce n'est pas tout, rien n'y manque, et, en cherchant un peu, il vous sera facile de rencontrer d'un côté le lutteur fauve, de l'autre l'Apollon musclé, Faouet et Bauer.

Le combat étant quotidien, il m'est impossible de vous renseigner sur le dénouement et de vous dire lequel des deux tombera l'autre; cependant, que le Courrier y prenne garde ! il me paraît faible et plier sous les muscles d'acier de son adversaire. Allons, qu'il répare un instant de faiblesse; un léger sermone de deux ou trois colonnes suivi d'un attendrissant appel au denier de St-Pierre, et la victoire lui est assurée.

Espérons qu'il en sera ainsi.

A propos du denier de St-Pierre, je ne puis passer sous silence l'entrefilet ci-dessous, inséré avec un plaisir évident par la Décentralisation : « L'Unité catholique constate que depuis 1860 elle a recueilli plus de trois millions de francs pour le Pape, sans compter une quantité d'objets précieux. »

Je ne me permettra aucun commentaire de crainte de déflorer le sujet, seulement il m'est de toute impossibilité de comprendre qu'après cela on ose nier le progrès.

Jules BERTY.

Correspondance.

B. de V. — Patience.

M. d. B. — Nous nous entendons parfaitement. Vous recevrez une lettre prochainement. Amitié.

O. I. — Que signifie donc ce silence après une promesse?

Une refusée. — Voyons ce minois?

Anth. G... — Merci.

FLACHAT. — Id.

PIQUANT. — Oui, hors de concours.

MICHEL J. — La balle manquée à vos cartouches !...

L'un des Gérants : SALIÈRES.

Imp. Ve Chanoine, place de la Charité, 10.